

Entretien avec Daniel Toscan du Plantier

Michel Coulombe

Volume 15, numéro 3, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1996). Entretien avec Daniel Toscan du Plantier. *Ciné-Bulles*, 15(3), 14–17.

«Le cinéma c'est art-gent. Depuis 25 ans, je cherche la ligne délicate pour faire avec, contre, par, sans, pour...»

Daniel Toscan du Plantier

par Michel Coulombe

«Le jour où il n'y aura plus de smokings, le festival de Cannes sera mort.»
(Daniel Toscan du Plantier)

Dans un pays, la France, où les réalisateurs sont rois, où nombre d'entre eux assument eux-mêmes la production de leurs films et occupent avec aplomb l'avant-scène de l'actualité cinématographique aux côtés des acteurs, laissant dans l'ombre les producteurs, Daniel Toscan du Plantier, producteur et ardent défenseur de l'exception culturelle, fait figure lui-même d'exception. Longtemps associé à Gaumont, le voilà ambassadeur de la cinématographie française à l'étranger à la barre d'Unifrance, fort en gueule certes, mais plus habile à jouer de la formule qui fait image qu'à donner une explication en tous points limpide et convaincante.

Ciné-Bulles: L'an dernier, vous avez publié un livre que vous n'avez pas écrit vous-même mais bien dicté. Pourquoi?

Daniel Toscan du Plantier: J'ai beaucoup de mal à parler des livres. Les livres c'est mon travail et ma vie, une zone un peu ombreuse donc, et j'ai du mal à parler de moi. Je signe depuis huit ans une chronique dans le *Figaro Magazine* où je parle des autres. Je peux vous faire trois feuillets sur un film dans la demi-heure, mais tout le reste de l'écriture est une grande perturbation. J'écris dans un magazine bourgeois de droite, ce qui fait que j'y tiens un langage assez codé.

Ciné-Bulles: Et la gauche vous décrypte facilement?

Daniel Toscan du Plantier: Cela ne sert à rien de parler aux lecteurs de *Libération* et du *Monde* de ce

qu'on aime au cinéma car, grosso modo, on aime tous la même chose. Ce qui est intéressant c'est le public qui paye, la puissance d'investissement de l'argent qui vit dans un mauvais rapport avec le cinéma français. Leur festival se trouve à Deauville, la fête du cinéma américain, et pas à Cannes. L'ouest de Paris va naturellement à Deauville et pense que le cinéma est d'abord américain.

Ciné-Bulles: Ce rapport paradoxal avec votre lectorat rappelle votre travail chez Gaumont où vous défendiez un cinéma sans visée commerciale.

Daniel Toscan du Plantier: Le cinéma c'est art-gent. Depuis 25 ans, je cherche la ligne délicate pour faire avec, contre, par, sans, pour...

Ciné-Bulles: L'an dernier, vous êtes venu au Québec afin de lever le voile sur un projet de festival de films français à Québec dont, depuis, on n'a plus entendu parler.

Daniel Toscan du Plantier: Il y a un décalage entre notre part de marché à Montréal et à Québec. Il faut rééquilibrer. Une des raisons de ce déséquilibre serait un sous-équipement de promotion: les acteurs et les réalisateurs vont à Montréal, pas à Québec. On avait décidé de faire une opération au printemps dernier et il y a eu un problème protocolaire un peu compliqué. J'avais prévu faire ce voyage avec le ministre de la Culture, mais un ministre français ne peut se rendre dans un pays avant le premier ministre. La France est une monarchie! On a donc repoussé l'événement à avril prochain, avec ou sans ministre.

Ciné-Bulles: Il aura lieu chaque année?

Daniel Toscan du Plantier: Oui... Il faudra voir les faits. Ce qu'on veut rencontrer c'est les milieux étudiants. On veut voir s'il y a quelque chose à réveiller. Qu'est-ce qui explique qu'une ville francophone traite le cinéma français de cette façon? Il y a des problèmes propres à Québec...

Ciné-Bulles: Et pas au cinéma français?

Daniel Toscan du Plantier: Je pense. Et puis, sur la quarantaine de films distribués à Montréal — le Québec est notre second client en nombre après le Japon — quatre ou cinq méritent un traitement spécial. Leur succès en France laisse supposer un potentiel commercial plus important. On discute avec les distributeurs québécois de moyens de marketing plus gros. On l'a fait sur le *Hussard*... l'an dernier,

«Les producteurs, l'histoire est bien connue, n'ont pas d'idées...»
(Marcel Carné, *Ma vie à belles dents*)

Entretien avec Daniel Toscan du Plantier



Daniel Toscan du Plantier
(Photo: Véro Boncompagni)

on le fait maintenant sur **Beaumarchais**. On a 5 ou 6 p. 100 du marché et j'ai en tête l'objectif 10 p. 100. Il n'est pas inatteignable.

Ciné-Bulles: *Que pensez-vous des coproductions entre la France et le Québec? N'a-t-on pas souvent accouché de films sans identité culturelle?*

Daniel Toscan du Plantier: Cela a donné le pire et le meilleur. Mais les cinéastes québécois qu'on aime, Denys Arcand, Gilles Carle, Arthur Lamothe, ont souvent pu faire leurs œuvres dans le cadre de coproductions. Le meilleur, c'est que cela donne plus de moyens, et cela permet une double sortie. Ce qu'il faut éviter, c'est une confusion dans le contenu qui fasse des films de partout et de nulle part, pour tout le monde et pour personne.

Ciné-Bulles: *L'Europe a coproduit plusieurs films de ce genre.*

Daniel Toscan du Plantier: Et il y a eu le fameux martingale du *tax shelter* canadien qui a fait beaucoup de dégâts. Beaucoup de films et beaucoup de dégâts. Par contre, entre la France et l'Italie, il y a eu un extraordinaire mouvement de coproduction qui a permis tout Rossellini, Visconti, Fellini, Clément, Moretti. Le bilan est plus positif que négatif. Si on

veut avoir une alternative à l'hégémonie américaine, il faut être ensemble.

Ciné-Bulles: *C'est d'abord une stratégie de distribution.*

Daniel Toscan du Plantier: Le problème n'a jamais été en production. Tout le monde produit des films, beaucoup de mauvais et quelques bons, à commencer par les États-Unis. Ils ont mis en place, depuis la guerre, un système extraordinairement performant. Ils ont donné une priorité à la distribution internationale, beaucoup plus qu'à la production. Ce qui fait penser à ce qui s'est produit en Allemagne quand **Mon père ce héros** est sorti en salles en même temps que son *remake*, **My Father, the Hero**, tous deux avec Gérard Depardieu. Le film américain a fait dix fois plus d'entrées. Le marketing a fait la différence. À produit égal, la machine américaine est dix fois plus performante. Les réalisateurs ont tendance à répéter que le cinéma américain sait raconter des histoires; les Américains eux, qui achètent les droits de *remake* de tous les films français qui ont marché en France, estiment que ce sont les Français qui savent raconter.

Par un curieux malentendu, et les Français ont joué un rôle de leader très négatif, on a cru que le cinéma

Festival des films du monde

LE PALMARÈS 1996 DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

**GRAND PRIX
DES AMÉRIQUES:**
Different for Girls
de Richard Spence
(Grande-Bretagne)

**GRAND PRIX SPÉCIAL
DU JURY - Ex-æquo:**
Un air de famille
de Cédric Klapisch
(France)
et *l'Homme qui dort*
de Kohei Oguri
(Japon)

**PRIX DE LA MISE
EN SCÈNE:**
l'Élève
d'Olivier Schatzky
(France)

**PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE:**
Laura Dern pour son rôle
dans
Citizen Ruth
d'Alexander Payne
(États-Unis)

**PRIX D'INTERPRÉTATION
MASCULINE:**
Rupert Graves
pour son rôle dans
Intimate Relations
de Philip Goodhew
(Grande-Bretagne-Canada)

**PRIX DU MEILLEUR
SCÉNARIO:**
Adosados
de Mario Camus
(Espagne)

**PRIX DE LA MEILLEURE
CONTRIBUTION
ARTISTIQUE:**
Adieu, mon chéri
de Chul-Soo Park
(Corée du Sud)

américain était plus international. Le cinéma américain est américain. S'il y a une chose extraordinaire, c'est à quel point ils ne tiennent pas compte du monde dans leurs sujets... Pensons aux westerns. Les ouvriers d'usine français ont vu très peu de troupeaux de vaches, et pourtant. Les sujets sont souvent locaux. On a confondu l'extraordinaire efficacité de l'industrialisation de la distribution et le caractère très national du contenu. La stratégie internationale n'est pas en amont mais en aval. L'Europe sait faire cela pour le blé, la vache, mais ne s'est pas occupé du cinéma.

Ciné-Bulles: *La mobilisation autour de l'exception culturelle au GATT a changé quelque chose à la situation?*

Daniel Toscan du Plantier: On est devenu un peu Québécois pendant le GATT. Il y a des batailles qui ont l'air inutiles mais qui ne le sont pas. On s'aperçoit aujourd'hui que ces combats qui sont romantiques et irrationnels sont aussi raisonnables et modernes. D'un côté, il y a une planétarisation, une standardisation collective, de l'autre les différences s'accroissent, ce qui est presque biologique. L'humanité a besoin de ces différences.

Ciné-Bulles: *Et depuis l'affaire de l'exception culturelle, que se passe-t-il en Europe. La France est-elle toujours isolée?*

Daniel Toscan du Plantier: L'Espagne nous suit. Il y a des cinéastes forts en Espagne, un cinéma en voie de constitution réelle. Il n'y a pas que Pedro Almodovar. En Allemagne toutefois, le cinéma est très secondaire, mais dans l'industrie audiovisuelle on sent un mouvement. Je le constate puisque je suis vice-président de la chaîne franco-allemande ARTE, un lieu très important de prise de conscience de la notion d'exception culturelle pour les Allemands.

En Angleterre, il y a énormément de signes positifs, à commencer par le talent: Ken Loach, Mike Leigh, etc. Un pays qui a de tels cinéastes devrait être un grand pays de cinéma, d'ailleurs chaque année on voit des films anglais dans les festivals. Le problème, c'est que ces films n'ont pas vraiment d'existence en Angleterre. Si les travaillistes sont élus, ils mettront en place un programme cinéma. On peut le transporter, le faire sur mesure. C'est du prêt-à-porter qu'il suffit de retailer dans le pays.

Ciné-Bulles: *Tout cela ne peut que servir le cinéma français.*

Daniel Toscan du Plantier: Le cinéma français ne peut pas faire mieux que ce qu'il fait. Le cinéma américain est bloqué à 55 p. 100 du marché en France. Nous sommes à 35 ou 36 p. 100, 37 p. 100, les moments de grâce. Le reste est largement européen. Si le monde entier était comme cela... Que l'Amérique ait 55 p. 100 du marché français me semble absolument justifié.

Ciné-Bulles: *Vous pouvez quand même faire mieux à l'international!*

Daniel Toscan du Plantier: Oui. 35 p. 100 en France, 3 p. 100 dans le monde. J'aimerais qu'on en arrive à 5 p. 100 dans le monde et 10 p. 100 au Québec, parce qu'il y a la prime de la langue. Il faut identifier à la fois le mouvement commercial et le mouvement culturel, ne pas séparer l'idéologie des actes. En cinéma il n'y a pas d'incompatibilité entre les affaires et le désir d'expression. Je suis obsédé par la recherche d'alliances. C'est dans ce contexte qu'on a fait une révision déchirante du festival de Sarasota.

Ciné-Bulles: *Vous éliminez ce festival de films français aux États-Unis pour le remplacer par un événement semblable à Acapulco.*

Daniel Toscan du Plantier: Il y a quelques années, nous voulions sortir de Manhattan pour aller dans l'Amérique profonde rejoindre un public ordinaire qui connaît Rohmer et Godard mais pas bien Jean-Marie Poiré et Georges Lautner. Nous voulions savoir si le cinéma populaire français était condamné à la seule logique, frustrante, des *remakes*. On voit *Three Men and a Baby* et 100 millions de dollars nous passent sous le nez alors qu'on n'est pas persuadé que notre film, *Trois Hommes et un couffin*, n'était pas mieux. Après sept ans, donc, on laisse Sarasota. On ne peut pas accéder au marché de masse américain pour des raisons mécaniques, pas idéologiques. Il faut investir de 10 à 15 millions de dollars américains dans la promotion d'un film, ce qui est plus que le coût moyen d'un film français, de cinq à six millions de dollars. Il y a eu une expérience malheureuse, celle d'*Un Indien dans la ville*, doublé en anglais et distribué par Buena Vista. Le film n'a fait que 500 000\$ en salles aux États-Unis.

Ciné-Bulles: *Votre ouverture sur Acapulco doit être interprétée comme le levier d'une stratégie mexicaine...*

Daniel Toscan du Plantier: Panaméricaine. Les Mexicains et les Québécois ont des milliers de kilo-

Entretien avec Daniel Toscan du Plantier

mètres de voisinage avec les Américains et nous des milliers de kilomètres de névrose. Comment faire pour vivre avec tout cela en existant? Pas question de lever le poing en criant: «À bas l'Amérique!» Il s'agit de structurer l'alternative à l'hégémonie. Nous l'avons fait sur notre propre marché. Comment peut-on aider les autres à le faire? Il ne s'agit pas de substituer un petit impérialisme français au grand impérialisme américain, ce ne serait ni réaliste ni moral.

Ciné-Bulles: *Visiblement, et pas qu'aux États-Unis, Unifrance ajuste son tir. Au Canada, ces dernières années on avait l'impression que vous n'en aviez que pour Toronto.*

Daniel Toscan du Plantier: On va à Toronto afin de rencontrer les clients de New York. Il y a autant de films français à Toronto qu'à Montréal. On vient à Montréal pour le politique et le culturel. Je vais à Montréal et pas à Toronto et ce n'est pas pour vendre, sinon des idées. Comme je le disais hier à la ministre de la Culture et des Communications, Madame Louise Beaudoin, on se sent en fraternité ici. Toronto est un marché et incontestablement on y a réussi quelque chose dans la logique nord-américaine. À Montréal il y a une vibration qui est le moteur de notre industrie française. Le Québec n'est pas un marché comme un autre, c'est un partenaire et un allié. Aussi l'acte politique est à Montréal, l'acte commercial à Toronto.

Ciné-Bulles: *Vous évoquez volontiers l'Europe lorsque vous faites appel à la solidarité des cinémas nationaux. Qu'en est-il de la francophonie?*

Daniel Toscan du Plantier: Je suis attentif à ne pas confondre le fait français et la défense de la francophonie.

Ciné-Bulles: *Si vous ne cherchez pas à créer une alliance francophone, vous n'hésitez pas non plus, même si vous représentez Unifrance, à critiquer vos compatriotes, notamment la tendance à l'auto-dénigrement des Français.*

Daniel Toscan du Plantier: Les Américains goment volontiers tout ce qui n'a pas marché alors que les Français n'hésitent pas à pointer du doigt tous les échecs accumulés. Le représentant du cinéma américain, Jack Valenti, déclare chaque année que le cinéma américain connaît une année record, en dollars, mais lorsqu'on voulait comparer le nombre d'entrées sur plusieurs années cela devenait impossible. Aussi on a fait faire une étude d'où il est ap-

paru qu'en 1950 le ticket était à 30 cents et qu'il est aujourd'hui à cinq dollars. Il y avait quatre milliards d'entrées en 1950 aux États-Unis, aujourd'hui on n'en compte plus qu'un milliard. En France, au cours de la même période, on est passé de 435 millions d'entrées à 130. Sauf que nous on est persuadés qu'on a perdu les trois quarts de l'audience, pas eux. Ils vivent cette conquête constante pendant que nous on se dit: «Qu'est-ce que c'est qu'un métier qui a perdu les trois quarts de ses clients?» D'ailleurs, récemment un grand réalisateur français qui travaille en Amérique déclarait aux magazines français: «Il n'y a que Toscan du Plantier qui croit que le cinéma français marche.»

Ciné-Bulles: *Ce sont d'abord vos comédies qui rejoignent le grand public en France?*

Daniel Toscan du Plantier: Depuis toujours. C'était Louis de Funès, Christian Clavier. Les comédies sont populaires et plaisent aux enfants... Soyons sérieux. Ce qui fait le succès du cinéma américain, c'est le public de 5 à 15 ans, sur lequel ils sont imbattables car l'Amérique a transformé en génie sa petite tare, l'infantilisme. Disney! L'enfance comme une culture. Le libertinage... On ne parle que de bouffer et de baiser, quelque soit le sujet. Quand on a la chance d'avoir un film qui rejoint un peu les enfants, par exemple **les Visiteurs**, cela change les statistiques. Tout est fait sur la même cible en France, les gens plutôt adultes cultivés. Personnellement, je suis incapable de faire un film pour enfants, je ne vois même pas de quoi il s'agit...

Ciné-Bulles: *Dans l'Émotion culturelle vous tournez à la blague votre activité de producteur. Après Madame Butterfly, qu'a réalisé Frédéric Mitterand, où en êtes-vous?*

Daniel Toscan du Plantier: J'ai fait une collection — télévision et cinéma — à partir de six textes de Sacha Guitry, et je produis deux films de Bigas Luna dont un français, **la Femme de chambre du Titanic**. Je prépare une **Carmen** sans musique, moderne et j'ai demandé à Philippe Sollers d'écrire un scénario.

Ciné-Bulles: *Et l'opéra, cette fois c'est bien fini?*

Daniel Toscan du Plantier: J'aimerais tourner une **Vie parisienne**, mais il faut une mise en scène énorme et c'est trop coûteux... ■

PREMIER PRIX - COURT MÉTRAGE:
Dîner intime
de Janet Perlman
(Canada)

DEUXIÈME PRIX - COURT MÉTRAGE:
De Jazmin in Flor
de Daniel Gruener
(Mexique)

PRIX AIR CANADA - PRIX DU PUBLIC:
Un air de famille
de Cédric Klapisch
(France)

PRIX DE MONTRÉAL - MEILLEUR PREMIER FILM DE FICTION:
Oakeri
de Makoto Shinozaki
(Japon)

PRIX FEDEX - MEILLEUR FILM CANADIEN:
Lilies
de John Greyson
(Canada)

PRIX DE LA FIPRESCI - COMPÉTITION:
Adosados
de Mario Camus
(Espagne)

PRIX DU JURY GECUMÉNIQUE:
Hamsun
de Jan Troell
(Danemark-Norvège-Allemagne-Suède)